



Jacky Coulet

**LE SANG
DE L'HERMITAGE**

ROMAN

Jacky Coulet

Le Sang de l'Hermitage

© Jacky Coulet, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-0626-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Victor fixait cette lumière blanche, pure, incandescente. Elle se réfléchissait au tréfonds de son âme, éblouissait son cerveau bientôt vide, envahissait son agonie.

« Je n'ai pas peur de mourir, j'ai peur de ne plus vivre ».

Ça y est, la raison est morte, mais l'amour respire encore :

« Mon Dieu ! Accordez-moi quelques semaines, quelques heures au moins... mes enfants, mes petits-enfants, ma femme... je les entends pleurer là, dans la chambre, s'il vous plait... encore un peu de temps auprès d'eux... »

1

1940

Dans l'aube naissante moirée d'orange et de bleu, un stuka vrombissait dans le ciel, un pinson s'essoufflait, accroché aux branches du pommier devant la ferme. Dans la chambre rose poudrée, sur son grand lit bateau, le vieux tremblait sous le drap brodé. Était-ce la fièvre, la chaleur de l'été, l'angoisse peut-être, l'angoisse d'être encore là ? Des perles de sueurs dégouлинаient de ses tempes, pourtant la lumière de Dieu lui avait tendu la main dans la nuit.

Marguerite s'approcha du lit et caressa les cheveux blancs de son homme. Marie-Madeleine était à genoux au pied du lit et ses deux sœurs, têtes baissées, mains croisées, restaient debout au fond de la chambre. Seul, Louis, le petit-fils du mourant, se permettait une posture négligée, ses bras derrière le dos appuyé contre le mur, les jambes tendues en avant, comme une envie de s'assoupir. Marguerite se tourna vers ses enfants et son petit-fils :

— Faut aller vous r'poser, c'est pas pour tout d'suite.

Trop content de l'ordre bienvenu, Louis s'éclipsa le premier. Germaine et Jeanne suivirent, heureuses d'aller dormir un peu. Seule Marie-Madeleine resta à genoux, une cornette auréolant son visage de religieuse comme un avion de papier posé sur sa tête.

— Va donc te coucher mère, je veille le papa. Je t'appelle si ça va pas.

De son pas nonchalant, la vieille Marguerite, grise et maigre comme une ablette, quitta à son tour la chambre enveloppée d'une odeur d'huile grasse. L'extrême-onction avait été donnée par monsieur le Curé de Levier dans la nuit, la messe était dite.

Sur les coups de midi, Jeanne entra dans la pièce sombre aux volets clos, comme pour veiller un mort qui n'était pas mort. Elle s'approcha de sa sœur Marie-Madeleine à genoux au pied du lit.

— Va dormir un peu, Madeleine, je te remplace. Voilà bientôt deux jours que

tu pries dans cette chambre.

La sœur ainée quitta la pièce tout en marmonnant son désaccord. Jeanne s'assit sur une chaise à côté du lit. Elle prit la main de son père dans la sienne. Elle regardait les paupières closes du vieux, veillait son coma. Huit jours qu'il n'en finissait pas de mourir avec une respiration qui se posait, s'élançait, s'arrêtait puis repartait, des ronflements, gargouillements, raclements sortis de la poitrine, du ventre, du nez, on aurait dit une symphonie sombre où tout le corps participait, tellement l'homme frissonnait, grimaçait, une litanie tantôt crescendo, tantôt grave et creuse, puis de longs silences simulant la mort dans cette pièce aux couleurs du purgatoire. Alors Jeanne essaya de prier, comme pour imiter Sœur Marie-Madeleine : « Mon Dieu, faites que le papa parte sans souffrir. Acceptez-le dans votre royaume où le paradis l'attend, il le mérite et vous le savez. Il vous a toujours aimé, n'a jamais manqué la messe et fut votre fidèle serviteur. Vous lui avez offert de porter sa croix lorsqu'il a perdu son fils Henri dans les tranchées de la Meuse. Il a profité d'une vie saine au grand air dans le travail des champs. Il a éduqué ses enfants dans le respect de la religion. Il nous a aimés, a chéri sa femme, ses amis, ses vaches et ses chiens, ses forêts, sa grange et sa chapelle. Ayez pitié de lui ».

Une larme coulait encore sur sa joue lorsqu'elle surprit son père soulevant une paupière, puis l'autre. Elle lâcha brusquement la main de Victor, la crainte peut-être qu'il l'appelle d'un clin d'œil pour l'accompagner dans l'au-delà. Le papa montrait des yeux apaisés, regardait le plafond puis il tourna la tête vers sa fille.

— Jeanne... balbutia-t-il.

— Oh père ! Tu vas mieux... on dirait.

Il ne répondit rien, referma les yeux dans un demi-sourire. Il s'endormit à nouveau, mais ce n'était plus le sommeil sombre et grimaçant. La respiration, longue et calme, rassura Jeanne. Depuis huit jours, cette chambre exhalait un parfum de buis, de fleurs obscures, d'encens, de cierges et d'huiles religieuses. Jeanne se leva brusquement et vida la pièce de tous ces horribles présages, ouvrit la fenêtre et les volets, laissant courir les premières lumières de cette journée de juin dans la chambre du vieux. Elle accrochait le deuxième battant au mur lorsque sa mère entra dans la chambre.

— Mais qu'est-ce tu fais, Jeanne ? Vingt Diou, faut laisser la pièce dans l'noir quand l'homme s'en va mourir.

— Mais m’man, le papa va mieux, regarde !

— C’est normal, z’ont toujours un sursaut de vie avant de trépasser.

— Je suis sûre que le papa préfère la lumière pour ses derniers jours, il aura bien l’temps d’être dans le noir.

Marguerite haussa les épaules et vint s’asseoir près du lit :

— Tu changeras pas ma pauvre gamine, t’es pas comme les autres.

Jeanne respirait le raffinement envié aux gens de la ville. Elle tricotait ses pulls, cousait ses robes qu’elle voulait élégantes, surveillait son maquillage devant l’armoire à glace. Cependant ça sentait la bouse de vache dans toutes les pièces de cette ferme isolée, alors Jeanne se permettait une allure négligée lorsqu’elle mettait le nez dehors. Et elle mettait souvent le nez dehors, car elle aimait la nature, le jardin, alors elle portait de trop grosses bottes et une blouse sale sur le dos. Cette femme déroutante aimait tout à la fois la délicatesse et le rustique.

Elle sortit dans le pré devant la grange pour cueillir coquelicots, jasmins et campanules. Flânant dans le champ, elle souleva la tête. Pas un seul nuage. Elle imagina le papa dans ce ciel azur, loin vers Dieu, Jésus, la Vierge Marie et tous ses parents défunts. En passant devant la fenêtre de son père, elle remarqua les volets fermés.

Jeanne s’engouffra dans la chambre les bras encombrés de fleurs des champs et prit le temps de tout disposer dans un vase qu’elle emplit d’eau. Elle retourna à la fenêtre pour ouvrir les volets sans plus s’occuper des désirs de la mère.

— C’est pour donner de la lumière aux fleurs, m’man.

Marguerite haussa les épaules sans même se retourner. Victor venait d’ouvrir les yeux.

— Comment tu t’sens ? interrogea sa femme.

Victor la fixa sans rien dire.

— Ben oui, tu peux pas causer. C’est l’bon Dieu qui t’rappelle. Faut pas t’en faire, l’curé t’a dit qu’t’irais au paradis.

Par la fenêtre ouverte, le vent chaud de l'été caressait le dos de Jeanne appuyée contre le chambranle.

— Si, il peut causer, il m'a appelée par mon prénom tout à l'heure.

— C'est normal, t'étais sa préférée.

C'est vrai que des trois filles et des deux garçons, Jeanne était la chouchoute de Victor. L'avant-dernière de la famille, élevée dans la religion catholique et astreinte à une éducation paysanne rigoureuse, ne ressemblait pas à ses sœurs. Rebelle à la sévérité de la religion, elle se risquait à de petits écarts parmi la société campagnarde des plateaux franc-comtois. Aujourd'hui, à l'âge de trente-six ans, elle ne se gênait pas pour montrer deux boucles d'oreilles plus larges qu'il était autorisé et porter des jupes où l'étoffe commençait à rétrécir dangereusement. Parfois, elle se permettait d'arriver en retard à la messe et de s'installer à droite de la grande nef, un domaine réservé aux hommes. Et le père acceptait tout cela avec bienveillance.

Si, une fois, une seule fois, Victor laissa éclater sa colère. Jeanne avait vingt-quatre ans lorsqu'elle tomba enceinte sans père connu et accoucha d'un joli bébé l'année suivante. Elle l'appela Angèle, comme sa grand-mère. Mais de choisir malicieusement le prénom de sa mère à lui pour son bébé, cela n'avait pas apaisé la fureur de Victor. Comme il vivait avec sa famille dans l'annexe derrière le château, son employeur le comte de Maillot trouva une solution pour éviter le scandale dans son domaine. Il avait profité de l'âge avancé de Victor, soixante-huit ans, pour lui proposer de quitter sa place de garde particulier. En contrepartie il lui laissait la ferme de l'Hermitage à moins de trois kilomètres de là. Victor pourrait ainsi passer ses vieux jours en aidant sa fille. En effet Germaine avait repris l'exploitation avec son mari Antonio Sacrifi. De quitter cette place de garde particulier qu'il avait tant aimé, ce fut pour Victor la double peine. Il se consola cependant en apprenant que sa succession était assurée. En effet, son fils cadet Joseph reprenait la casquette de garde particulier du château.

L'après-midi s'éternisait pour les deux femmes, assises maintenant côte à côte près du lit. La fille aînée, sœur Marie-Madeleine, entra à son tour pour veiller l'agonisant qui n'agonisait plus. Un stuka frôla la toiture de la ferme.

— Mais c'est quoi cet avion, c'est pas la guerre quand même ?

Les trois femmes se regardèrent, presque apeurées de voir Victor dans une telle forme. Non seulement il était sorti de son coma, mais il parlait, développait des phrases cohérentes et pleines de bon sens. Fallait-il lui répondre, et lui répondre quoi ?

Assise sur le siège métallique de la faneuse qui secouait violemment ses grosses fesses, Germaine tenait fermement les brides du robuste cheval comtois. Le parfum du foin sec embaumait le pré aux alentours de la ferme. Le vent chaud du sud se leva. Il faudra andainer le foin dans l'après-midi et le charger sur les charrettes avant la nuit, se dit Germaine, craignant l'orage du soir. Pour l'heure, la fille de Victor laissa faire le cheval.

— Oh... hue... oh ! et les lanières claquaient.

Germaine rêvait devant ces paysages de montagne. Cette combe longue et étroite laissait, sur ses côtés, des monts où poussaient foyards et charmes. Sur les hauteurs trônaient les majestueux sapins.

Le cheval avançait de son pas nonchalant, secouant la tête pour repousser les mouches et les taons. Germaine, affublée de son éternel grand tablier sans manches noir et blanc, dandinait sur son siège à ressort. Les brindilles s'envolaient dans son dos en tourbillons dorés sous le soleil de midi. Germaine voyait la ferme au loin dans la combe qui s'approchait à la cadence du pas du cheval. Elle se questionnait sur le surprenant rétablissement de son père. Elle l'imaginait derrière ses gros murs de pierre, assis sur son lit à bavarder avec Marie-Madeleine ou Jeanne, à interroger Louis ou Marcel. Germaine avait mis au monde quatre garçons, dont les trois premiers, Georges, Louis et Marcel donnaient le coup de main à la ferme. Il le fallait bien, son mari Antonio Sacrifi, après une violente dispute, avait quitté le foyer en 1931 pour repartir dans l'Italie fasciste d'où il venait. Quant au quatrième de ses enfants, Pierrot le garnement, il préférait flâner dans les bois, taquiner les animaux sauvages, détruire les nids de

fourmis, écraser les araignées, chasser les papillons ou arracher les ailes des mouches. En ces premières semaines de l'occupation nazie, fallait-il tout expliquer à Victor ? N'était-il pas préférable de le laisser mourir avec ses espoirs de victoire de l'armée française ? Mais il se rétablissait de jour en jour et il était compliqué de le laisser dans l'ignorance. Cependant ses violentes brûlures d'estomac montraient que son cancer était toujours présent. C'est vrai qu'il avait retrouvé un esprit vif, mais l'appareil digestif acceptait toujours mal les bonnes soupes de Marguerite et la liste de médicaments du Docteur de Levier.

Au repas de midi, presque toute la maisonnée se réunit autour de la grande table de la grande cuisine. Seul Victor resta au lit, et Georges, le petit-fils de vingt ans, gardait les vaches au fond de la combe. La porte d'entrée et la fenêtre restaient ouvertes pour laisser passer un courant d'air bienvenu. Grand-mère Marguerite se leva pour porter une assiette de pommes de terre à son mari qui profitait ainsi de son premier vrai repas depuis longtemps.

Germaine, assise en bout de table à la place de son père, retira les brins de foin qui s'accrochaient à ses épaules. Les patates furent vite avalées, car il fallait s'empiffrer des premières fraises du jardin que Jeanne avait cueillies dans la matinée. Marie-Madeleine, l'ainée, avait le droit de trôner à l'autre bout de la table, sa cornette posée sur le coin du meuble. Louis, le premier des fils de Germaine, récemment démobilisé depuis l'armistice, souriait en écoutant les plaisanteries de son jeune frère Marcel. Ce dernier se permettait de charrier la cousine de douze ans, Angèle si jolie, assise en face de lui. Cette enfant imprévue, cette fleur qui s'épanouissait lentement, si tendre et si merveilleuse, demanda à sortir de table pour rejoindre son grand-père malade.

Victor se tenait assis sur le bord du lit, son assiette chaude sur ses cuisses.

— Entre, ma petite.

Angèle approcha timidement en penchant légèrement la tête, laissant onduler sa longue chevelure blonde sur son épaule. Ses yeux bleus souriaient à Victor.

— Vous voulez des fraises grand-père avant que Marcel ne mange tout ?

Il lui tendit son assiette vide.

— Pose ça sur la commode, j'ai fini de manger, pis j'ai mal au ventre.